

# Histoire du Maghreb médiéval



PASCAL BURESI  
MEHDI GHOURGATE

# Histoire du Maghreb médiéval


XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle

**ARMAND COLIN**

## Cursus HISTOIRE

Ouvrage publié avec le concours du Centre national de la recherche scientifique dans le cadre et avec le soutien du projet « Imperial Government and Authority in Medieval Western islam » (IGAMWI) financé par le 7<sup>e</sup> PCRD European Research Council : FP7-ERC-StG 263361.

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	--



**DANGER**  
LE PHOTOCOPIAGE  
TUE LE LIVRE

© Armand Colin, Malakoff, 2021

© Armand Colin, Paris, 2013

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur  
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-62982-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# SOMMAIRE

<b>Introduction</b>	<b>9</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE : ASPECTS ÉVÉNEMENTIELS</b>	<b>15</b>
<b>1 Le Maghreb au XI<sup>e</sup> siècle : état de l'arabisation et de l'islamisation</b>	<b>17</b>
1. Pratiques et croyances antérieures à l'islam	18
2. Les formes de l'islamisation	20
3. L'arabisation et les langues berbères aux XI <sup>e</sup> -XII <sup>e</sup> siècles	25
<b>2 Les Almoravides</b>	<b>29</b>
1. Les grandes étapes de l'histoire almoravide	29
2. Les difficultés de la construction de l'État almoravide	32
3. Les fondements idéologiques de l'empire almoravide : le mâlikisme et le <i>jihâd</i>	37
4. Forces et faiblesses du pouvoir almoravide	39
<b>3 L'unification du Maghreb par les Almohades</b>	<b>43</b>
1. Ibn Tûmart	43
2. La lutte contre les Almoravides	45
3. La construction de l'Empire	48
4. L'administration de l'Empire	51
<b>4 L'idéologie, le dogme et l'organisation politique almohades</b>	<b>57</b>
1. Les éléments du dogme : Unicité ( <i>tawhîd</i> ), Mahdisme et impeccabilité ( <i>'isma</i> ) de l' <i>imâm</i>	57
2. Le Maghreb, nouveau centre de l'Islam	60
3. Le combat idéologique et la formation de nouvelles élites	62
4. La naissance d'un culte impérial	64
<b>5 L'urbanisation et la sédentarisation au Maghreb : Marrakech</b>	<b>69</b>
1. Une tête de pont almoravide	69
2. La capitale califale du Maghreb	72
3. La capitale de l'Empire et de l'Islam	75
<b>6 Les migrations arabes hilâliennes</b>	<b>81</b>
1. Les « invasions hilâliennes » et leur impact sur le Maghreb	82
2. La mise au pas des tribus arabes par les Almohades (milieu XII <sup>e</sup> siècle)	84

3. La fragilité de la frontière orientale de l'Empire almohade	187
4. Les tribus arabes dans les principautés 'abdelwâdide et hafside	189
<b>7  Les Hafside d'Ifrîqiya (1229-1574)</b>	<b>193</b>
1. De la province almohade à l'autonomie	193
2. L'organisation de l'émirat, puis du califat, hafside	197
3. Force et faiblesses du califat hafside d'Ifrîqiya	1101
<b>8  Les 'Abdelwadides du Maghreb Central (Algérie)</b>	<b>1107</b>
1. L'ascension de la dynastie	1107
2. Une principauté stratégique, objet de toutes les convoitises	1109
3. Les structures de l'émirat 'abdelwâdide	1112
4. Les réalisations 'abdelwâdides	1114
<b>9  Les Mérinides du Maghreb Extrême (Maroc)</b>	<b>1119</b>
1. La conquête du Maghreb Extrême et l'échec du projet impérial	1119
2. L'absence d'idéologie justificative	1122
3. Les institutions du pouvoir mérinide	1124
<b>10  Le Maghreb dans l'équilibre du monde au XV<sup>e</sup> siècle</b>	<b>1129</b>
1. L'éclatement politique du Maghreb et la disparition des Mérinides	1130
2. L'essor du chérifisme	1132
3. L'expansion latine	1134
4. L'évolution des pratiques administratives et des productions intellectuelles	1137
<b>Conclusion</b>	<b>1139</b>
<b>DEUXIÈME PARTIE : POINTS D'HISTOIRE</b>	<b>1143</b>
<b>1  Sanhâja, Masmuda et Zénètes</b>	<b>1145</b>
1. Qu'est-ce qu'une tribu ?	1145
2. Les limites de la classification des tribus maghrébines	1146
3. La tribu et l'Empire, la tribu et l'État, la tribu et le territoire	1148
<b>2  L'Afrique sub-saharienne et le Maghreb</b>	<b>1151</b>
1. Le commerce transsaharien	1152
2. L'importance de l'or	1152
<b>3  L'alimentation aux époques almoravide et almohade</b>	<b>1155</b>
<b>4  La <i>Dhimma</i> et les <i>dhimmi-s</i></b>	<b>1159</b>
1. Définition et contextualisation	1159

2. La <i>dhimma</i> et les <i>dhimmi</i> -s aux époques almoravide et almohade	161
<b>5  Ceuta</b>	<b> 165</b>
1. Ceuta, ville de savoir	166
2. Ceuta, port du Détroit	167
3. Ceuta autonome	168
<b>6  Le culte des saints</b>	<b> 171</b>
<b>7  Les Noirs et l'esclavage au Maghreb</b>	<b> 177</b>
1. Les fonctions réservées aux esclaves	177
2. Le système anthroponymique des esclaves	179
3. L'image du Noir dans les sociétés du Maghreb	179
<b>8  Les développements du soufisme au Maghreb, XI<sup>e</sup> siècle-XV<sup>e</sup> siècle</b>	<b> 183</b>
<b>9  Ibn Khaldûn</b>	<b> 189</b>
1. La vie d'Ibn Khaldûn	189
2. Une science nouvelle	190
3. Les concepts développés par Ibn Khaldûn	191
<b>10  Une <i>madrassa</i> mérinide : la Bû 'Inâniya de Fès</b>	<b> 195</b>
1. La <i>madrassa</i> au Maghreb : un phénomène tardif	195
2. Les précédents almoravides, almohades et hafside	196
3. La construction de la Bû 'inâniya (milieu XIV <sup>e</sup> siècle)	197
4. Un bâtiment somptueux	198
 <b>TROISIÈME PARTIE : DOCUMENTS</b>	 <b> 201</b>
<b>1  Les monnaies almoravides et almohades</b>	<b> 203</b>
<b>2  Une forteresse almoravide : le Tâsghîmût</b>	<b> 207</b>
<b>3  La mosquée de Tinmâl</b>	<b> 211</b>
<b>4  La <i>sebka</i>, technique décorative almohade</b>	<b> 215</b>
<b>5  La Tour Hassan de Rabat</b>	<b> 219</b>
<b>6  Les transformations hafside de l'aqueduc de Carthage</b>	<b> 223</b>
<b>7  Chapiteau hafside et chapiteau à méandres d'acanthé en Tunisie médiévale</b>	<b> 227</b>
<b>8  Le palais hafside de Tunis</b>	<b> 231</b>

<b>9  Un verset coranique, emblématique des Mérinides (Coran, LVII, 3)</b>	<b> 235</b>
1. La réforme monétaire mérinide I236	
2. L'influence mystique de la Voie shâdhilî à la cour mérinide I236	
<b>10  Les villes du Sahara : l'exemple des <i>qsûr</i> (Algérie)</b>	<b> 239</b>
<b>Chronologie récapitulative</b>	<b> 243</b>
<b>Liste des principaux auteurs anciens cités dans le texte</b>	<b> 247</b>
<b>Traductions françaises des principales sources arabes citées dans le texte</b>	<b> 251</b>
<b>Sélection d'ouvrages en langue française</b>	<b> 253</b>
<b>Glossaire</b>	<b> 257</b>
<b>Table des illustrations</b>	<b> 262</b>
<b>Table des cartes</b>	<b> 263</b>



# INTRODUCTION



Cette synthèse a été conçue comme la suite de l'ouvrage intitulé *Histoire du Maghreb médiéval VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle*, publié dans la même collection, par Philippe Sénac et Patrice Cressier en 2012. Il en a donc repris les objectifs, la logique et la structure : dix chapitres d'ordre politique et événementiel, suivis de dix dossiers, les « points d'histoire », et de dix fiches s'appuyant sur des documents iconographiques. Aux parties présentes à la fin du précédent volume et consacrées respectivement à la « chronologie récapitulative », à la présentation des principales sources textuelles sur le Maghreb au Moyen Âge et à leur traduction française, ainsi qu'à la bibliographie, nous avons jugé bon d'ajouter un glossaire des termes arabes dont le sens n'est pas toujours évident pour les non-spécialistes des mondes musulmans médiévaux. La consultation de ce glossaire ne dispensera évidemment pas, pour les lecteurs qui voudraient des informations plus détaillées, de celle du *Dictionnaire historique de l'islam* de Dominique et Janine Sourdel publié en 1996, ni évidemment de l'*Encyclopédie de l'islam* ou de l'*Encyclopédie berbère*.

Nous avons aussi respecté la démarche chronologique d'ensemble avec une petite réserve : plutôt que de faire un récit continu de l'histoire politique de chacune des principautés régionales, nous avons insisté sur les moments d'accession au pouvoir des nouvelles dynasties. En effet, comme le notaient Philippe Sénac et Patrice Cressier, la complexité des structures tribales – on pourrait ajouter leur historicité –, les subtilités de l'articulation du nomadisme et de la sédentarité, la force du régionalisme rendent compliqué de relater les événements de manière simple, parce que les revirements d'alliance se succèdent de manière incessante et que l'exercice du pouvoir est dans le Maghreb médiéval un jeu subtil d'équilibre entre des forces très nombreuses. Nous avons donc centré notre approche sur la question de l'enracinement de l'idée d'État dans les sociétés segmentaires de la région. C'est aussi dans cette optique que nous nous sommes interrogés sur les processus d'arabisation et d'islamisation et que nous avons valorisé les aspects économiques, sociaux et anthropologiques qui permettent de comprendre la structure événementielle et l'évolution de la région plutôt que le détail d'épisodes dont les tenants et aboutissants relevaient principalement d'enjeux et d'intérêts locaux, très contextuels, dans la description desquels les chroniques médiévales excellent. Le lecteur qui serait intéressé

par telle ou telle période plus précise se reportera aux compléments bibliographiques placés en fin de chapitre.

Ces différents choix expliquent le tropisme résolument occidental de l'ouvrage : c'est en effet du Maghreb Extrême (Maroc et Mauritanie actuels) que sont parties les deux plus grandes tentatives de construction étatique de l'histoire du Maghreb, en particulier avec les Almohades qui furent les seuls à unifier politiquement le Maghreb sous une même dynastie locale. Le caractère exceptionnel de cet épisode, qui ne dure que trois quarts de siècles sur toute l'histoire de la région, nous a conduit à y insister particulièrement, d'autant que l'État mis en place se caractérise de manière symptomatique par un très haut degré d'élaboration doctrinale. Ce n'est pas un hasard si Averroès (m. 1198), le « grand commentateur » d'Aristote, mais qui fut aussi médecin, philosophe, juriste, proche conseiller des princes, a participé à l'élaboration dogmatique de cet Empire dont les réalisations, littéraires, politiques, administratives, juridiques, artistiques et architecturales sont tout à fait originales. Elles firent d'ailleurs grande impression à l'époque et le célèbre Saladin (m. 1193) a craint l'Empire almohade, au point d'envoyer des troupes contre lui, et il l'a sollicité aussi pour avoir son aide contre les armées de la troisième Croisade (1189). On pourrait ajouter que, bien après qu'il eut disparu, le califat\*<sup>1</sup> almohade fascinait encore jusqu'aux confins de l'islam puisque le sultan de Delhi interroge à son sujet le grand explorateur maghrébin Ibn Battûta (1304-1377). C'est dire que, malgré sa situation périphérique, l'Empire almohade s'était imposé, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au début du suivant, comme un acteur incontournable des mondes subsahariens, méditerranéens, voire européens, et que sa réputation s'était répandue d'un bout à l'autre des territoires de l'islam.

Même après sa disparition, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'Empire almohade a laissé des traces profondes dans les différentes régions qu'il a plus ou moins contrôlées pendant quelques décennies, par exemple en Ifrîqiya, où la dynastie des Hafside (1228-1574) s'est réclamée officiellement de son héritage, ou *a contrario* au Maghreb Extrême, où les Mérinides (1248-1472) ont tenté, sans toujours beaucoup de succès, de se démarquer de leurs prédécesseurs, ce qui est aussi une forme d'influence. Cette entreprise étatique almohade, que la chercheuse espagnole Maribel Fierro, et d'autres avec elles, n'hésitent pas à appeler la « révolution almohade », occupe une place centrale dans l'histoire du Maghreb, voire de l'islam, du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle et cela explique la place que nous lui avons accordée dans notre ouvrage.

Par ailleurs, par rapport à la période traitée par Philippe Sénac et Patrice Cressier, les problèmes documentaires ne sont pas du tout du même ordre. Autant la période

---

1. La première occurrence de chaque terme figurant dans le glossaire est signalée par un astérisque.

de la conquête arabo-islamique est mal connue en raison de la quasi-inexistence de sources contemporaines des événements, autant pour les XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, les textes, les vestiges archéologiques et architecturaux ou artistiques, les monnaies, les témoins de la production matérielle en général, sont beaucoup plus nombreux. Pour l'historien, les difficultés concernent moins l'obtention d'informations que les biais dus à l'historiographie existante et à la priorité accordée en contexte colonial, dans l'entreprise d'édition et de traduction, à certains types de manuscrits plutôt qu'à d'autres. Cela nous a conduit, dans l'annexe sur les auteurs, à mentionner la date d'édition et de traduction en français des textes concernés.

Lors d'une première étape, de la Monarchie de Juillet à la colonisation de la Tunisie (1881), les élites françaises manifestent un intérêt certain pour l'histoire du Maghreb médiéval : elles y cherchaient des grilles d'interprétation à la complexité de la société locale. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la précoce traduction de la partie de l'œuvre monumentale d'Ibn Khaldûn qui concernait les Berbères\*. Ce choix permettait aux Français de valoriser au sein des sociétés locales les différences, réinventées pour l'occasion : ainsi, de manière assez révélatrice, le titre de l'ouvrage d'Ibn Khaldûn, *Kitâb al-'ibâr (Livre des considérations sur...)*, est traduit *Histoire des Berbères*, alors que seuls l'introduction – les *Muqaddima*, ou « Prolégomènes » – et les deux derniers volumes en ont été traduits. Cette insistance sur les différences entre Berbères et Arabes\* permettait de susciter des oppositions internes, d'ordre linguistique, assimilées à des clivages ethno-linguistiques, à défaut de pouvoir s'appuyer sur une hétérogénéité religieuse de la société indigène, comme le firent les Belges au Rwanda, les Anglais en Inde, ou bien les Français et les Anglais au Proche-Orient au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la même logique, les descriptions géographiques d'al-Bakrî ou le *Kitâb al-Istibsâr* furent également l'objet des plus anciennes traductions, car elles permettaient, comme les récits de voyage, une première approche du territoire en cours de conquête.

L'intérêt pour le Moyen Âge maghrébin n'était pas qu'au service de la politique d'expansion coloniale. Il s'est traduit, durant toute la période, par un grand nombre de monographies, de fouilles archéologiques, de traductions d'ouvrages médiévaux, par un goût pour l'architecture arabo-mauresque (parfois qualifiée de néo-mauresque), réinterprétée dans les monuments phares du nouveau régime (Postes, banques, etc.). Dans les protectorats tunisien et marocain, la valorisation de la période médiévale, décrite comme un apogée, sous-tendait un message « civilisateur » : depuis la disparition des deux grands Empires locaux, l'almoravide et l'almohade, le Maghreb ne pourrait sortir de sa torpeur et de sa décadence que par une collaboration avec les autorités françaises et une obéissance sans faille.

Avec les indépendances s'interrompt le mouvement de traduction et d'édition des sources textuelles du Moyen Âge. Les grands instituts français à l'étranger, ceux qui financent des fouilles et accueillent des chercheurs pour des séjours de longue durée, se trouvent au Proche-Orient : au Caire, à Beyrouth, à Damas et à Amman. Le Centre Jacques Berque à Rabat ne leur est en rien comparable.

En ce qui concerne l'historiographie de l'époque médiévale dans les États issus de la décolonisation, la période médiévale est présentée comme la base historique de la légitimation de leur combat national et de leur indépendance. Elle occupe dans le récit national une place différente suivant les pays. Au Maroc, celle-ci est très grande, un peu moindre en Algérie où c'est « la Guerre de libération » qui occupe la place centrale dans les programmes scolaires, même si certains monuments comme la Grande mosquée d'Alger, qui date de la première moitié XII<sup>e</sup> siècle, ou les ruines d'al-Mansûra du début du XIV<sup>e</sup> siècle, font l'objet d'une mise en valeur patrimoniale. En Tunisie, sur le modèle égyptien, le passé antique est incorporé dans l'histoire nationale. L'expansion de l'Islam sunnite de rite malikite, le développement du chérifisme dans le cas du Maroc, ou l'existence d'une principauté médiévale qui aurait pu préfigurer l'État contemporain sont partout mis en valeur comme soubassement historique des États modernes. En outre la valorisation de ce passé lointain permet de minorer, voire d'occulter, le legs colonial dans les domaines de l'administration, de l'armée, de l'état-civil ou de la justice. Quelles que soient ces différences d'appréciation du passé, antique, médiéval, moderne et contemporain dans les sociétés maghrébines actuelles, le Moyen Âge y est partout considéré comme la base de l'identité nationale actuelle, ne serait-ce qu'en raison de l'islamisation et de l'arabisation.

On retrouve des indices de cette valorisation de l'époque médiévale dans les noms donnés aux avenues ou aux quartiers, non sans une certaine évolution. Par exemple au Maroc, avant la colonisation, c'était le passé mérinide et wattâsside qui était considéré comme un « âge d'or ». Aujourd'hui, ce sont les Almohades qui sont devenus la référence nationale, avec le projet par exemple de rouvrir au culte la mosquée d'Ibn Tûmart à Tinmâl. L'adaptation marocaine du film français *Les Visiteurs* est intitulé *'Abdû chez les Almohades*. L'instrumentalisation de l'histoire rend difficile le travail des historiens maghrébins qui ne peuvent remettre en cause les poncifs médiatiques sans être soupçonnés immédiatement de trahir d'une certaine manière leur patrie : parmi ces poncifs, on trouve la conversion immédiate et sans résistance des populations autochtones à l'islam (par exemple dans le roman maghrébin en langue française *La mère du printemps* de Driss Chraïbi datant de 1982), la continuité des États, de l'époque médiévale jusqu'à aujourd'hui, l'origine chérifienne des principaux saints, etc. Cela permet aussi de mieux comprendre pourquoi certains médiévistes maghrébins, comme le Marocain Mohamed Kably, ont fait le choix d'écrire en

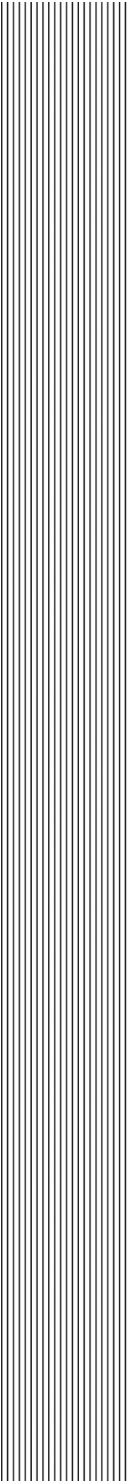
français dans un style délibérément obscur ou, comme le Tunisien Mohamed Talbi, se sont attiré la critique des islamistes.

Depuis une dizaine d'années, on assiste en France à un renouveau de la recherche sur le Maghreb médiéval, avec le renforcement des liens ténus qui s'étaient maintenus plus ou moins difficilement, ou avec le développement de nouvelles collaborations : ainsi le projet de l'Agence Nationale pour la Recherche « Maghribadite » dirigé par Cyrille Aillet (Université Lyon 2) ou le projet de l'European Research Council, « Imperial Government and Authority in Medieval Western Islam », coordonné par Pascal Buresi, ces deux projets renouant avec la tradition d'édition et de traduction des sources médiévales. Pour que ce renouveau soit possible, il a fallu le relais du pôle lyonnais d'historiens et d'archéologues ayant travaillé depuis les années 1970-1980 sur al-Andalus (en effet son histoire participe étroitement à celle du Maghreb au Moyen Âge) : Pierre Guichard, Patrice Cressier et André Bazzana, sans oublier Jean-Pierre Molénat au CNRS ; il faut souligner aussi l'importance de l'historiographie espagnole très active sur al-Andalus et sur le Maghreb médiéval avec les travaux de Maribel Fierro, Mercedes García-Arenal, Manuela Marín ou María Jesús Viguera Molíns.

Nous tenons à adresser tous nos remerciements aux personnes qui ont participé à la rédaction de cet ouvrage : Patrice Cressier, Pierre Guichard, Mounia Chekhab, Serge Gubert et Dolores Villalba Rosa. Merci aussi à Philippe Sénac d'avoir proposé nos noms pour ce deuxième volet de l'*Histoire du Maghreb médiéval*.



PREMIÈRE PARTIE  
**ASPECTS  
ÉVÉNEMENTIELS**







# CHAPITRE 1

# LE MAGHREB AU XI<sup>e</sup> SIÈCLE : ÉTAT DE L'ARABISATION ET DE L'ISLAMISATION

## 1. PRATIQUES ET CROYANCES ANTÉRIEURES À L'ISLAM

## 2. LES FORMES DE L'ISLAMISATION

## 3. L'ARABISATION ET LES LANGUES BERBÈRES AUX XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> SIÈCLES

La question de l'arabisation et de l'islamisation du Maghreb a longtemps été un enjeu historiographique. À l'époque coloniale, de nombreux chercheurs ont insisté sur les racines chrétiennes et latines du Maghreb, pour mieux souligner la régression qu'aurait constituée la conquête arabe du VII<sup>e</sup> siècle et la diffusion de l'islam dans la population. Pour mieux justifier l'entreprise de la colonisation, à une époque où les théories raciales avaient cours, ils cherchèrent aux Berbères des origines européennes, qui auraient expliqué biologiquement, l'apparition parmi eux de célèbres Pères de l'Église, tel Tertullien (m. 220) ou Saint Augustin (m. 430). Face aux Berbères, porteurs du sang européen, et avec lui, de la raison, du progrès et de la civilisation, les Arabes auraient été les représentants de l'anarchie, de la régression, du fanatisme et de la passion islamique. Ce contexte explique la réactivation, voire la réinvention, au XIX<sup>e</sup> siècle, de noms inspirés de l'Antiquité pré-islamique tels qu'« Afrique du Nord » ou « Libye ». Ainsi pour Émile-Félix Gautier (1864-1940), le vrai tournant de l'histoire du Maghreb est celui de l'arabisation, imposée sous la pression des invasions hilâliennes, perçues comme un raz-de-marée humain responsable du déclin irrémédiable du Maghreb, et de sa plongée dans une situation « orientale » à laquelle seule la colonisation européenne pourrait plus tard mettre un terme.

Aussi n'est-il guère étonnant que les élites des États issus de la décolonisation aient produit un contre-récit valorisant à l'inverse la période médiévale. La conquête arabo-musulmane du VII<sup>e</sup> siècle y est présentée comme l'étape de construction des identités nationales maghrébines face aux envahisseurs : antérieurs – romains, barbares, byzantins – et postérieurs – normands, ibériques et finalement

européens. Dans cette entreprise de construction d'histoires nationales, les processus de l'arabisation linguistique et de l'islamisation religieuse ont été présentés comme rapides et globaux. La survivance tardive du paganisme, du judaïsme et du christianisme, et aussi le développement des formes berbérisées de l'islam, ont été largement occultés, ainsi que l'utilisation massive de la langue berbère pendant des siècles. Aujourd'hui, de nombreuses études conduisent d'une part à réhistoriciser les phénomènes en question, d'autre part à dissocier l'arabisation de l'islamisation, non systématiquement liées : jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, et même au-delà, à côté des juifs et des chrétiens, arabisés linguistiquement, mais non convertis à l'islam, on trouve des groupes convertis à l'une des nombreuses versions existantes de l'islam, ou ayant développé leur propre courant religieux, sans cependant avoir adopté la langue arabe. Mais on trouve aussi encore des païens non arabisés, ou encore des monothéistes fidèles de religions autochtones. On voit là toute la complexité de ces processus dont Cyrille Aillet décrit les composantes : l'islamisation n'est plus seulement considérée comme un phénomène strictement religieux, mais « comme un processus d'interaction sociale, associant la conversion des populations autochtones à la construction et à la diffusion des normes de l'Islam sur un territoire donné, jusqu'à ce que ces normes deviennent "locales", c'est-à-dire intégrées au tissu social » ; quant au « passage à l'arabe comme langue écrite de culture, puis comme outil de communication orale, [il] constitue l'un des signes de transition sociologique les plus notoires ».

Ainsi, au début de cet ouvrage, un bilan des pratiques linguistiques et religieuses et des croyances s'imposait. On présentera d'abord les aspects religieux, avec les indices ténus de la survivance tardive du paganisme, la disparition progressive du judaïsme et du christianisme antiques, l'apparition d'un nouveau christianisme maghrébin à partir du XI<sup>e</sup> siècle et la généralisation du malikisme\*, puis quelques aspects de l'arabisation linguistique.

## **1. PRATIQUES ET CROYANCES ANTÉRIEURES À L'ISLAM**

### **1.1. LA SURVIVANCE DU CULTES DU BÉLIER**

Dans son *Livre des routes et des royaumes* (*Kitâb al-masâlik wa l-mamâlik*), rédigé en 1068, dans la lignée du géographe oriental Ibn Khurrâdhbih (m. 911), à partir des récits de voyage de marchands et de marins antérieurs ou contemporains, al-Bakrî (m. 1094) décrit un culte rendu au bélier par les tribus d'un massif montagneux du sud du Maghreb Extrême. L'authenticité de ce témoignage a été contestée par l'historien Hady Roger Idris (m. 1978) qui estimait qu'il fallait se méfier de ce

récit en raison du parti-pris anti-chiite de l'auteur andalou. Pour les discréditer, al-Bakrî aurait en fait décrit les chiïtes, effectivement bien présents dans le Sûs à cette époque, comme des adorateurs-idolâtres du bélier.

Plus récemment, Ahmed Tawfîq et Yassir Benhima ont réévalué ce témoignage en s'appuyant sur l'analyse de nombreux ethnonymes et toponymes : ils ont noté par exemple que le nom de la tribu des Hazmîra (Izâmarn en berbère), dont le territoire mordait sur la plaine du Hawz et sur le Haut-Atlas occidental, veut dire « les béliers » ou encore qu'une autre tribu du Haut-Atlas s'appelait *Ida w-Izimmâr* (les « fils de bélier »). Par ailleurs, le toponyme d'un des bourgs les plus importants de la tribu des Dukkâla, *Illâ Iskawn*, signifie « Celui qui possède des cornes » ; il en va de même pour *Amshkâd* qui est le nom d'un village des *Haskûra*. En outre le nom de « bélier » était donné aux individus : par exemple, en milieu *sanhâja*, la mère de 'Abd Allâh b. Yâsîn (m. 1059), le fondateur du mouvement almoravide s'appelait « *Tîn Izammâran* » (« La [femme] aux béliers » ou « celle qui possède des béliers »), et, dans les tribus *masmûda*, l'un des compagnons d'Ibn Tûmart (m. 1130) portait le nom d'Abû-Bakr b. *Izîmmârân*. Il n'est pas impossible, comme cela a été suggéré par Louis Massignon, que l'importance du mouton dans diverses cérémonies carnavalesques ait été liée à ce culte ancien. Certes, il est vraisemblable que le culte du bélier ait été résiduel au XI<sup>e</sup> siècle et n'ait plus concerné que quelques tribus, soumises dans les années 1040 par les Almoravides et entrées alors dans l'Islam. Il témoigne cependant de la lenteur de la diffusion du monothéisme abrahamique (juif, chrétien ou musulman), plus de onze siècles après son apparition dans les sociétés maghrébines.

## 1.2. LA LENTE DISPARITION DU CHRISTIANISME AUTOCHTONE OU LA FIN DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE

Au sein même du monothéisme, on assiste à partir de la conquête arabo-musulmane du VII<sup>e</sup> siècle à un rééquilibrage en faveur de l'islam et aux dépens du judaïsme et du christianisme. Cependant, contrairement à la thèse de l'arabisation et de l'islamisation précoces et totales du Maghreb, et en dépit d'un corpus de sources textuelles très limitées, la persistance du judaïsme et du christianisme est remarquable, même si on note un affaiblissement progressif et une disparition de ce dernier au début du XII<sup>e</sup> siècle. En effet on dispose, pour le XI<sup>e</sup> siècle, de deux séries de lettres envoyées par les papes Léon IX (1049-1054) et Grégoire VII (1073-1085) : la première, de 1153, évoque la contestation par le siège de Mahdia, alors en pleine expansion, de la primauté du siège épiscopal de Carthage, à un moment où cette cité est ruinée ; la seconde concerne la province des Hammâdides, pour laquelle on

dispose par ailleurs d'une ultime mention textuelle faisant état de miracles survenus dans l'église Sainte Marie de la Qal'at Banî Hammâd et confirmant donc une présence chrétienne autochtone au tout début du XII<sup>e</sup> siècle.

En outre, les fouilles archéologiques d'églises à Sbeitla, au centre de la Tunisie actuelle, et à Sabratha en Tripolitaine, révèlent qu'elles étaient encore utilisées au XI<sup>e</sup> siècle. De même, des inscriptions funéraires chrétiennes datant du XI<sup>e</sup> siècle ont été relevées à Kairouan et à En Gila, en Libye actuelle. Quant aux évêchés, en dehors de ceux de Carthage et de Mahdia, il est difficile pour le XI<sup>e</sup> siècle d'en localiser d'autres précisément, même s'il est certain que ceux qui subsistaient étaient vraisemblablement situés dans la partie orientale du Maghreb, à l'exception peut-être de celui de Tlemcen où des communautés chrétiennes s'étaient sans doute maintenues. Les communautés chrétiennes locales, héritières des traditions anté-islamiques disparaissent ainsi au Maghreb au tout début du XII<sup>e</sup> siècle, comme d'ailleurs les Mozarabes en al-Andalus. Par la suite, lorsque les sources latines évoquent des chrétiens en Afrique, il s'agit de « nouveaux » chrétiens, étrangers au pays, soit des Mozarabes expulsés d'al-Andalus après 1126 et installés par le pouvoir almoravide à Meknès et à Marrakech, soit des esclaves capturés dans la péninsule Ibérique ou en Méditerranée, soit des mercenaires utilisés dans les armées impériales, soit enfin des marchands, Italiens ou Aragonais pour la plupart. Cette disparition des communautés chrétiennes a traditionnellement été attribuée tantôt à la faiblesse de l'encadrement épiscopal, tantôt à l'arrivée des Banû Hilâl ou encore aux persécutions almohades. Toujours est-il que cette disparition est tardive et remet en cause la thèse d'une conversion massive et immédiate des populations maghrébines au moment de la conquête arabo-musulmane du VII<sup>e</sup> siècle. C'est d'ailleurs à la même période, aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, que les différentes hétérodoxies musulmanes, chiïsme et kharijisme\*, ainsi que les différents courants berbères de l'Islam, perdent de leur importance.

## 2. LES FORMES DE L'ISLAMISATION

Dans la lignée des révoltes berbères kharijites du VIII<sup>e</sup> siècle, qui mirent un terme à la domination arabe sur le Maghreb, à l'exception de l'Ifrîqiya, le développement de l'Islam dans les sociétés maghrébines se fit dans un cadre politique relativement autonome. Les dirigeants des principautés berbères, bien qu'ayant rejeté la domination politique des Arabes, s'inspirèrent du modèle qu'ils représentaient d'une cohésion idéologique, politique et religieuse, autour de la parole d'un prophète et d'une Révélation en langue arabe. Pour asseoir leurs indépendances nouvellement conquises, ils adaptèrent ce modèle prophétique aux réalités locales.